BULLETIN

INSTITUT FRIBOURGEOIS D'HÉRALDIQUE ET DE GÉNÉALOGIE

N° 42 – DECEMBRE 2009

BULLETIN DE L'INSTITUT FRIBOURGEOIS D'HERALDIQUE ET DE GENEALOGIE

Rédaction et édition:
Institut fribourgeois d'héraldique et de généalogie
case postale 114
CH-1705 Fribourg

Abonnement:
Le bulletin est envoyé gratuitement à tous les membres de l'Institut, cotisation annuelle CHF 40.- par membre individuel, CHF 50.- par couple.
Des numéros isolés peuvent être commandés pour le prix de CHF 10.-.

Comité:

Président:	Pierre Zwick
Vice-présidente:	Geneviève de Boccard
Trésorière:	Danielle Cottier
Relations extérieures:	Marie-Thérèse Torche
Bibliothécaire, archiviste	Jean-Claude Morisod
Webmaster	Eliane Dévaud-Sciboz

Adresse électronique:
info@ifhg.ch

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs.
© La reproduction intégrale ou partielle est soumise à l'autorisation de la rédaction.

SOMMAIRE

N° 42, décembre 2009

- *avant-propos*

  LA GENEALOGIE D'AGE EN AGE **3**

- *une rue*

  RUE JEAN GRIMOUX 1674-1740 PEINTRE **5**

- *histoire des familles*

  LA FAMILLE ECKES – EGGIS – d'EGGIS **9**

- *bibliothèque*

  GENEALOGIA de Jean-Claude Marchon **34**

- *la vie de l'Institut*

  PROCES-VERBAL de l'assemblée générale ordinaire du 14 octobre 2009 **35**

Frontispice: Alexis Grimou, *Portrait de l'artiste en buveur*, autoportrait à mi-corps de trois-quarts, peinture à l'huile sur toile 100 x 85 cm, signé et daté, ALEXIS GRIMOU PAIN PAR LUI MEME, 1724 - © musée du Louvre ; créd. phot. G. Blot, J. Schormans, RMN..

avant-propos

La généalogie d'âge en âge

Le souci de connaître son ascendance date probablement des origines de notre civilisation. L'appartenance à un lignage est à maintes reprises évoquée dans l'Ancien testament de la bible pour rappeler la légitimité du peuple élu descendant d'Abraham.

La liste des douze fils de Jacob dont sont issues les douze tribus d'Israël est bien connue. Mais personne n'a retenu la nomenclature de la descendance très compliquée de son frère Esaü, décrite au chapitre 36 de la Genèse. Plus loin, la descendance du Juda déclinée jusqu'à la dixième génération atteste la légitimité du roi David.

Le prophète Isaïe annonce dans un poème de forme messianique, l'avènement d'un roi juste: *Un rejeton sort de la souche de Jessée, un surgeon pousse de ses racines*. Ce passage célèbre est à l'origine de l'arbre de Jessée, première représentation d'un arbre généalogique au Moyen Age.

Le Nouveau testament s'applique à répéter que Jésus est bien le Messie promis. L'évangéliste Matthieu nous donne la descendance d'Abraham, 14 générations jusqu'à David, 14 générations jusqu'à la déportation à Babylone et encore 14 générations jusqu'à Jésus, que l'on appelle Christ. Nous découvrons dans l'évangile de Luc, la première généalogie ascendante de la bible qui remonte de Jésus, jusqu'aux patriarches, pour se terminer à Adam, fils de Dieu.

Sous l'Ancien Régime, la généalogie avait une finalité utilitaire: la recherche des ancêtres servait à fournir les preuves de noblesse exigées pour être admis dans les chapitres collégiaux et cathédraux ou à déterminer l'ordre de succession des héritiers.

Au XVIIIe siècle, les nouvelles méthodes scientifiques fondées sur l'expérience et le calcul s'étendent à tous les domaines des sciences exactes. Les études historiques sont influencées par ces pratiques et la généalogie accède au rang de science auxiliaire de l'histoire. Elle devient une des nombreuses disciplines qui concourent à la connaissance du passé. Elle donne un éclairage nouveau qui éclaire utilement l'analyse parfois difficile des sources écrites.

Par exemple, le jeune cordonnier Philippe Eckes qui débarque à Fribourg, venant de son village de Wallhausen dans ce duché du Rhin soumis à des variations de souveraineté, est à l'origine d'un lignage qui comptera aussi bien des artistes musiciens, poète et architecte, qu'un inventeur infatigable qui s'égarera dans les méandres de la politique et de la finance dans son pays d'adoption.

Mais la généalogie recèle ses énigmes. Celle du peintre Jean Grimoux reste encore entière deux cents ans après sa mort. Comme dans toutes les sciences, il ne suffit pas de chercher pour découvrir. Il faut avoir de la patience et de la chance. Et peut-être, comme dans certains des problèmes proposés par Archimède à ses contradicteurs, la solution n'existe pas.

Je vous souhaite de passionnantes recherches.

PZ

RUE JEAN-GRIMOUX 1674-1740 PEINTRE

Jean-Claude Morisod

La rue Grimoux - Jean Grimoux, 1674-1740, peintre - précise la plaque de la rue, croise la rue Marcello en face de la bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg. *Marcello* est le nom d'artiste d'Adèle d'Affry, duchesse Colonna ; mais qui est donc Jean Grimoux ?

Alexandre Daguet (1841), Louis Grangier (1877) et Joseph Reichlen (1905) le tenaient pour peintre et romontois. Le Bénézit de 1999 le dit Français, le fait naître à Romont «en 1678 ou 1680 fils d'un Cent-Suisse» et mourir «en 1733 ou 1740 à Paris».

Lors de la vente aux enchères par l'étude parisienne Kohn le 29 mai 2009 d'un *« AUTOPORTRAIT AU LIVRE. Huile sur toile. Signée et datée en bas à droite. 131 x 98 »,* l'auteur de cette peinture est désigné : *« GRIMOU JEAN-ALEXIS (Romont Vers 1680-Paris 1733) »*.

Pourtant, depuis la publication de C. Gavillot[1], il paraissait évident que Jean Grimoux avait été confondu avec Alexis Grimou, né à Argenteuil en 1678 et mort à Paris en 1733, comme l'avait exposé aussi Pierre de Zurich[2]. Malgré tout Henri Flamans-Aebischer, qui a donné une analyse des "Portraits de Grimou"[3] et publié une conférence faite le 8 juillet 1920[4] tenait que Jean Grimou est bien peintre et romontois. Tobie de Raemy, dans sa notice pour le premier Dictionnaire historique et biographique de la Suisse[5], a parfaitement résumé la controverse. Tapan Bhattacharya, le dernier à s'exprimer sur le sujet, considère que, malgré que Jean Grimou "peignit des scènes de genre, dont beaucoup furent diffusées sous forme de gravures, son existence est parfois contestée. Également portraitiste, il est confondu avec Alexis Grimoult d'Argenteuil"[6].

Seule attestation certaine est la mention, dans le registre de la paroisse de Romont, pour l'an 1674 que *« 15 9bris Grimoux Joannes filius Claudii Grimou ex Broz, et Mariæ ejus uxoris baptizatus est»*.

"Portrait de Jean Grimoux peint par lui même"
gravure par A. Romanet, 1765, estampe,
image 20,5 x 17,2 cm, Musée gruérien, Bulle

Pierre de Zurich mentionne bien une peinture signée *Jean Grimoux* lors de la vente Galloys en 1764 mais Gavillot ne mentionne pas cette signature. Et le *«Portait de JEAN GRIMOUX peint par lui même.*

tiré de la Coll^{n} de Mr Emmanuel Handmann Peintre à Bâle. Gravé à Bâle par AL. Romanet en 1765. », dont le Musée gruérien, à Bulle, détient deux exemplaires, serait la reproduction d'un autoportrait d'Alexis Grimou puisqu'il aurait aussi porté le prénom de son père.

Toutes les peintures de la *base Joconde* du ministère de la culture sont dites de ou attribuées à Alexis Grimou. Il y a donc bien quelques belles recherches à entreprendre encore pour résoudre l'énigme de cet inconnu que demeure Jean Grimoux.

J.-C. M.

---

[1] GAVILLOT C. : "Alexis Grimou, Peintre français", in *Gazette des Beaux-Arts*, Paris 1911.

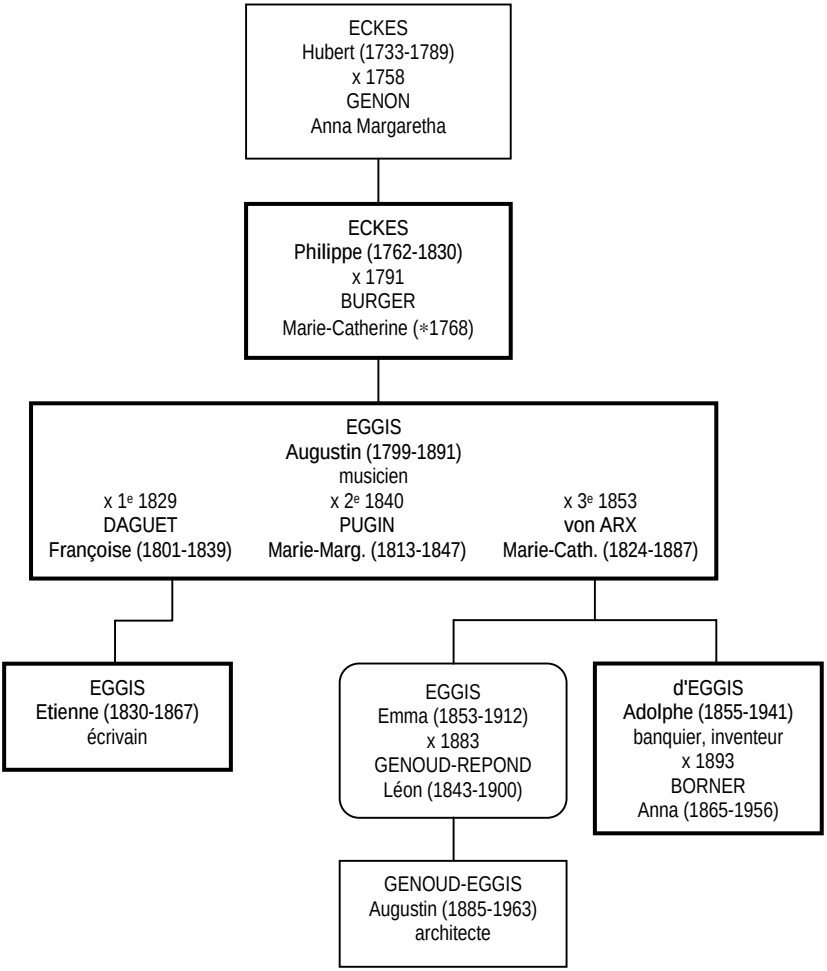
[2] DE ZURICH P. : "Un problème d'histoire - Le peintre Grimou", tiré à part (1919) des *Etrennes fribourgeoises* 1920.

[3] FLAMANS H. : "Les portraits de Grimou" in *Nouvelles étrennes fribourgeoises,* 1912.

[4] "Jean Grimou *alias* Alexis Peintre fribourgeois d'origine gruérienne, (1674-1733)", tiré à part de la *Tribune de Fribourg* Fragnière 1920.

[5] DHBS III, 1926

[6] *Dictionnaire historique de la Suisse* - DHS 5, 2005.


ECKES
Hubert (1733-1789)
x 1758
GENON
Anna Margaretha
ECKES
Philippe (1762-1830)
x 1791
BURGER
Marie-Catherine (*1768)
EGGIS
Augustin (1799-1891)
musicien
x 1e 1829
DAGUET
Françoise (1801-1839)
x 2e 1840
PUGIN
Marie-Marg. (1813-1847)
x 3e 1853
von ARX
Marie-Cath. (1824-1887)
EGGIS
Etienne (1830-1867)
écrivain
EGGIS
Emma (1853-1912)
x 1883
GENOUD-REPOND
Léon (1843-1900)
d'EGGIS
Adolphe (1855-1941)
banquier, inventeur
x 1893
BORNER
Anna (1865-1956)
GENOUD-EGGIS
Augustin (1885-1963)
architecte

LA FAMILLE ECKES – EGGIS – d'EGGIS

Jean-Jacques d'Eggis

Ce texte est le résumé d'une causerie présentée par l'auteur aux membres de l'Institut le 14 octobre 2009. La présentation de sa famille est limitée à quatre personnages particulièrement représentatifs par leur apport culturel à la Ville de Fribourg durant le XIXe siècle. Philippe Eckes fut le premier à l'établir en Suisse. Son fils Augustin joua un rôle de premier plan comme musicien. Etienne se fit connaître comme écrivain et poète. Enfin Adolphe, l'homme orchestre est présenté sous l'aspect de son implication dans la vie culturelle et associative.

Philippe Eckes, puis Eggis (1767-1830)

Le fils d'Hubert Eckes, Philippe, est inscrit le 17 juillet 1762 sur le registre des baptêmes de Wallhausen, dans le Grand Duché du Rhin qui faisait alors partie de la Prusse.

Ses parents sont vraisemblablement issus d'une famille de vignerons. On peut constater qu'aujourd'hui encore les Eckes de Wallhausen sont tous dans cette profession.

Tout d'abord, quelle est la cause probable de son arrivée dans notre pays? Beaucoup de jeunes prussiens s'étaient engagés comme mercenaires (musiciens) au côté des suisses, qui défendaient la couronne de France. A leur retour, après la Révolution, ces mercenaires se voyaient en général exclus de leur communauté d'origine et, en conséquence, ne pouvaient pas réintégrer leur patrie. Il parait assez vraisemblable que Philippe était dans cette situation. Pour quelqu'un qui trouve les portes de sa maison fermées, il semble normal de se rapprocher d'amis ou de connaissances. C'est en tout cas ce qui parait le plus logique, tout en restant une hypothèse.

Toujours est-il qu'en 1790, Philippe arrive à Fribourg. Tout naturellement il habite dans le quartier de l'Auge, peuplé d'artisans appartenant à la population laborieuse et active. Ce faubourg est pourtant

considéré comme misérable. Son intégration à Fribourg ne fut pas une partie de plaisir. Nous en voulons pour preuve les multiples péripéties auxquelles il fut soumis.

Il s'y marie le 30 octobre 1791 avec une jeune fille de Fribourg: Marie-Catherine Burger, dont le père et la mère ont le statut de "bourgeois". Le couple s'installe à la rue des Forgerons.

Remarquons d'abord qu'il apparaît à un moment où Fribourg reçoit un grand nombre d'émigrés chassés par la Révolution française[1]. Si bien que cela pose des questions à la Ville et au Canton. Devant la masse de problèmes à résoudre, les autorités le laissent assez tranquille.

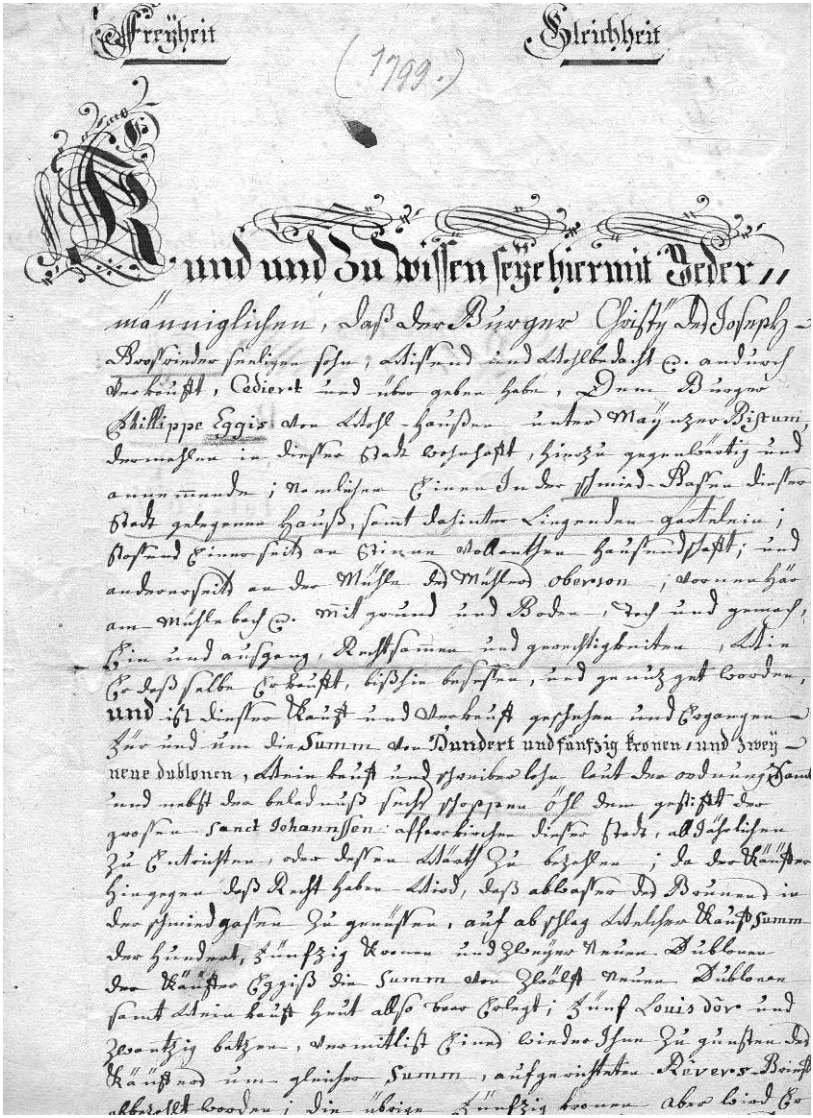
Commence alors, parallèlement à l'établissement professionnel, sur lequel nous reviendrons, une longue série de démarches administratives qui poursuivront Philippe durant toute sa vie, ou presque.

L'époque, il est vrai, n'est pas limpide. Les troubles en France, en Allemagne et en Suisse s'entremêlent, l'histoire s'y confond souvent.

Voyons plutôt: lors de son arrivée il est simplement "étranger" et sa commune d'origine acceptait de lui fournir certains documents dont il avait besoin. Mais à ce moment là, on était encore sous l'Ancien Régime, les étrangers jouissaient d'une certaine autonomie qui n'allait pas sans quelques contraintes. Déjà, il fallait obtenir la "tolérance" mais celle-ci n'avait pas encore la forme rigoureuse qu'elle prendra par la suite.

Ensuite, de 1898 à 1803, la Suisse forme une entité voulue par Napoléon, la *République Helvétique*. Philippe a donc toujours le statut d'étranger, qui lui donne à peu de chose près, les mêmes droits que tout citoyen suisse, à l'exclusion des droits politiques. Avec quelques conditions. Ainsi la "tolérance" qui reste nécessaire, doit se baser sur un "permis d'établissement" dont l'obtention est facilitée par la propriété d'une maison ainsi que par la pratique d'un métier. Ces preuves de solvabilité amènent Philippe à acheter, dès 1799, sa première maison à la rue des Forgerons.

Cette époque lui semble favorable pour s'intégrer plus totalement à Fribourg qui est alors sous influence, voire sous domination française, comme l'est sa région d'origine, *en Prusse dans le Grand Duché du Rhin*. Est-ce pour cela que dans l'acte notarié écrit en allemand apparaît pour la première fois le nom francisé de Eggis ?



Freyheit Gleichheit

(1799.)

Kund und zu wissen seye hiermit jeder-
mannigliehn, daß der Bürger Christ. Joseph
Brosinder seeliger seye, Ableben und Abschied
Verkauft, Cediert und über geben habe, Dem Bürger
Philippe Eggis der Abel-Häusen und Mayntzer Bistum,
dermahlen in dieser Stadt Ansaßhaft, hierzu gerichtlich und
auch einander; nemlichen Einen In der Schmid-Basse dieser
Stadt gelegenen Hauß, samt dessen Lingrenden gartelein;
stoßend Einer seits an Einen Wollenen Häusendschaft; und
andrer seits an der Mühlen des Müllers oberson; dessen hof
an Mühlen bach C. mit grund und Boden, Ach und gemach,
Ein und ausgang, Rechtsamen und gerechtigkeiten, Alle
Ge dessen selben Gebäuht, bißhin besessen, und genutzt worden,
und ist dieser Kauft und Verkauft geschehen und Eygangen
zwey und um die Summ von Hundert und funfzig Kronen, und zwey
neue dubloonen, Allein kauft und schenkbar bey beut der ordnung Hand
und nebst der bald auß sich Versprochen öffl dem geistlichen der
grossen Sanct Johannsen Archiv bischof Stadt, abgeliefern
zu Entrichten, oder dessen Wahrt zu bezahlen; da der Kaufer
hingegen das Recht haben Wird, daß ablassen des Bürgers in
der Schmidgassen zu genehmen, auf abfolg Deßen Kaufsumm
der hundert, funfzig Kronen und gleichen neuen Dubloonen
der Kaufer Eggis die Summ von sechs neuen Dubloonen
sanct Allein kauft heut also bar Erlegt; funf Louis dor und
zwantzig batzen, der nichts Eines Eindrag Ihm zu gunsten des
Kaufers um gleiche Summ, aufgerichteten Revers Brief
abgetheilt worden; die übrige funfzig kronen aber sind Ge

Acte de vente à Philippe Eggis d'une maison de la rue des Forgerons

Il se fait, en effet, immatriculer comme français le 30 floréal, an 9 (soit le 20 mai 1801).

Sans doute pour se conforter dans un statut de citoyen solvable, il achète une seconde maison, le 11 juin 1804 (la maison n° 63), toujours rue des Forgerons, Mais la même année, en 1804, le régime change à nouveau. Par l'*Acte de Médiation* les cantons retrouvent leur autonomie, toujours sous l'œil de Napoléon. Philippe sera donc, dès lors, considéré comme *heimatlos*, sans patrie. La tolérance de 1804 n'est plus la même que la précédente. D'abord les nouvelles autorités remettent tout à plat, et les étrangers doivent refaire leur parcours administratif. Dès lors la tolérance consiste en une sorte de permis de séjour qui doit être régulièrement renouvelé. Il confirme son immatriculation comme "français", auprès de l'ambassade de France le 28 novembre 1809. Il espérait ainsi échapper au statut de *heimatlos*. Mais l'histoire se complique avec la chute de l'Empire. Le voilà, une fois de plus, de retour à la case départ. Alors que faire? D'autant que les autorités cantonales ne font rien pour arranger les choses, même si elles lui décernent régulièrement les certificats de bonne conduite, nécessaire à l'obtention de la tolérance.

Certains courriers diplomatiques nous disent qu'à plusieurs reprises par la suite - quand sa région d'origine aura été rendue à la Prusse - il chercha à se faire reconnaître comme prussien, toujours pour échapper à son statut de *heimatlos* en recouvrant sa nationalité ou une autre.

Mais voilà, cette reconnaissance ne lui est promise que s'il retourne dans sa commune d'origine, mais il veut *poursuivre son établissement à Fribourg*. La Prusse, par l'intermédiaire de son ambassadeur, un certain Armin, répond à une pétition de son fils Frédéric que *selon les lois divines et humaines, Philippe et ses enfants qui appartiennent à la classe des heimatlos, doivent chercher des droits d'origine dans la commune où ils ont leur plus long domicile*. Il s'en suit une polémique entre la Prusse et le Canton de Fribourg. Ce dernier finit par céder *pour bien de paix et se résigne à supporter la charge que la réception de cette famille entraînera pour le Canton de Fribourg*. Sa solvabilité doit aider la réception par la ville pour laquelle il n'est pas vraiment une charge. Ainsi Philippe et ses enfants continuent à être considérés comme *heimatlos*, mais Fribourg les tolère parmi les siens.

Petit à petit, ses enfants, ont cependant tous trouvé une commune d'accueil. C'était, à ce moment-là, par cette démarche que se faisait l'intégration à la collectivité fribourgeoise. (La nationalité suisse date de 1848).

Toutes ces tracasseries ne semblent pas avoir porté préjudice à la vie professionnelle et sociale de Philippe. Le peu que l'on en sait, nous le fait apparaître comme quelqu'un de dynamique, installé officiellement comme cordonnier.

Ce n'est pas là, l'essentiel de ses activités.

C'est comme musicien, dont les qualités étaient reconnues, qu'il s'élèvera, lentement il est vrai, dans la société de son époque. Sa culture musicale et ses connaissances le font connaître jusque dans le quartier du Bourg. Un registre des *heimatlos*, trouvé aux Archives de l'Etat de Fribourg et un recensement de l'époque précisent qu'il a fait partie du Corps franc. Ceci est confirmé en 1820, par le Protocole du Conseil municipal de Fribourg qui dit qu'il n'est plus compté dans les musiciens militaires. C'est donc qu'il l'avait été.

Il faut ajouter que le Corps franc pouvait recevoir les non ressortissants de la ville *qui voudroient y demeurer pour faire le service de la place*.

Nous savons donc que Philippe servait dans cette musique. Et si l'uniforme était un héritage français, on peut penser que le statut de mercenaire que nous lui prêtons, avant son arrivée en Suisse, s'en trouve étayé.

Donnait-il, en outre, des leçons? C'est probable, si l'on en croit le *Livre de Famille*. Cherchait-il à sortir de sa condition? C'est certain.

Philippe gagnerait sûrement à être mieux connu. Forte personnalité, sans doute, d'un caractère entier, mais aussi entreprenant. Artisan, artiste, cet homme devait présenter de multiples facettes et en l'acceptant, avec les siens dans le Canton, il n'est pas sûr que les autorités locales faisaient une mauvaise affaire. On constate que plusieurs de ses garçons, seront musiciens professionnels. Il devait donc les initier très tôt à cette discipline. Comme ancien militaire, il devait aussi aimer l'ordre et exercer son autorité avec... disons quelque vigueur.

En conclusion on peut souligner le caractère volontaire de Philippe, mais aussi ces exigences éducatives. C'est lui qui apprenait la musique à ses enfants, avec efficacité si l'on se projette déjà sur la

biographie d'Augustin. De plus il les a scolarisés, ce qui pour l'époque n'était pas banal[2]. Il préparait ainsi l'avenir. On peut conclure que Philippe a amené à Fribourg une certaine rigueur quant à l'apprentissage de la musique et que son fils Augustin lui devra beaucoup.

Augustin Eggis, Maître de Musique.

Augustin Eggis est né à Fribourg le 12 août 1799. Il avait choisi pour devise *Trust me* ce qui peut se traduire par *Faites-moi confiance*. Et il lui a fallu, il est vrai, la confiance de ses pairs, mais aussi une grande confiance en lui pour songer à émerger dans la société de l'époque. Sans doute eut-il un certain nombre de chances qu'il sut saisir.

Il faut savoir que l'on parlait allemand chez les Eckes, ce qui était normal pour un émigré de la région du Rhin. Mais, les musiciens ont, parait-il, le don des langues. Aussi Augustin sut-il vite le français.

C'est par le biais de la musique et de sa connaissance des deux langues qu'il avait lié connaissance et quelques liens d'amitié avec certains bourgeois ou quelques émigrés, nombreux à Fribourg. Son père fut pour Augustin, déjà doué pour la musique, son premier professeur, sa première chance.

La seconde chance lui vient encore de son père qui le mit à l'école, devenue obligatoire, du Père Girard, ce que l'on peut souhaiter de mieux à un jeune de ce temps. On sait que le révérend cordelier donnait à la musique une importance éducative certaine. Augustin fut, sans nul doute, encouragé par le grand pédagogue fribourgeois.

Sa troisième chance vient de ce qu'il sut très vite que sa passion pour la musique demandait un travail important, incessant qu'il accomplissait avec plaisir. Il avait une curiosité pour tout ce qui touchait à son art. Il savait jouer de tous les instruments. Il connaissait par cœur les partitions.

Par réalisme, craignant que la musique ne puisse nourrir son homme, il apprend le métier de tailleur.

Sa dernière chance enfin lui vient de l'heureux caractère et du sens de l'amitié qu'il cultivait. On retrouve tout au long de sa vie les noms des amis qu'il s'est fait à l'école ou des maîtres qu'il y a rencontré

dont Jacques Rauss, Antoine d'Appenthel et Alexandre Daguet et le grand ami Josué Labastrou, sans oublier Eulalie de Senancour et le comte Szymanowski. Plus tard encore ce sens des relations publiques fera de lui un homme populaire à Fribourg, reconnu pour son professionnalisme par les dirigeants et pour sa bonne humeur par ceux qui l'ont approché.

Sa fierté était d'exceller dans son art, de se consacrer tout entier à ses "cuivres". Tout laisse à penser qu'il était au dessus des préjugés, bien qu'attaché aux prérogatives de son métier de chef de musique, sachant innover, faire passer ses messages et s'adapter à toutes les situations. Son sens des responsabilités l'amenait par son métier à subvenir aux besoins de sa famille pour laquelle il voulait le meilleur. Il était capable, autant par passion que par nécessité, de conduire plusieurs tâches de front: chef de musique - même de plusieurs musiques - professeur, concertiste. Rien de ce qui pouvait améliorer son sort et celui de sa famille ne lui répugnait.

Augustin est à l'aise durant la période pourtant troublée de ce début du XIXe siècle. Il est encore très jeune, hors des tumultes politiques, il n'est plus aussi étranger que le dit son statut de *heimatlos*, parmi les quelques 6'000 habitants que compte alors Fribourg.

Dès 1813, à presque14 ans, il fait partie de l'orchestre de la jeune Société de Musique, comme corniste et cornettiste. Ainsi, il met un pied dans la musique, qui pour lui, de métier, deviendra un sacerdoce.

La circulaire envoyée par la *Société de Musique* aux amateurs leur demande *de bien vouloir entrer dans cette association, dont le noble but est de réunir les cœurs par le charme des accords harmoniques*. Augustin a répondu à cet appel et on peut penser que, vu son jeune âge, une grande compétence lui a été spontanément reconnue. Il participera aussi à l'Orchestre de Saint-Nicolas. Le voilà reconnu, implanté dans le milieu musical de Fribourg. Il y restera toute sa vie.

Les choses sérieuses vont commencer en 1821. Il est milicien. On le nomme instructeur cantonal des fanfares. Jusque là, le rôle de la fanfare était d'accompagner les régiments, de participer aux rassemblements, au salut au drapeau, aux défilés. Ce qui était demandé au nouvel instructeur était tout à la fois d'organiser la fanfare et d'y faire vraiment de la musique. La fanfare, dès lors sera convoquée à toutes les cérémonies publiques. Cette première nomination est aussi une première consécration.

Le 30 juin 1827 par un décret du Grand Conseil la fanfare est réorganisée. L'article 10 stipule: *il sera nommé par le Conseil de guerre un maître de musique qui aura rang de sergent-major et dont les devoirs et les attributions seront fixés par les statuts*.

Le poste fut mis au concours. Le protocole de la séance du Conseil de Guerre fait état de la nomination: *Ensuite de l'insertion dans la feuille officielle et après avoir ouï le rapport de Monsieur l'Inspecteur général relativement aux informations prises sur les prétendants à la place de Kapellmeister qui sont Eggis Auguste et Rauss Jacques, le Conseil procède à la nomination. Eggis ayant réuni 3 voix et Rauss une, Eggis est nommé. Il sera envoyé au dit Eggis un brevet de son grade comme sergent-major, signé par son Excellence l'Avoyer Président*.

La nomination effective n'eut cependant lieu que huit mois et demi plus tard, le 17 mars 1828.

On peut tout de même se poser une question à propos de ce choix. En effet, à cette époque Augustin est, en principe, toujours *heimatlos* et inscrit comme tel dans le registre qui consigne leurs noms. Ce n'est que l'année suivante, à la veille de son mariage, le 7 novembre 1829 qu'il sera reçu citoyen et paroissien de Barberêche.

Alors que conclure de la décision du Grand Conseil si ce n'est qu'il a appliqué la loi au mieux de ses propres intérêts : Augustin était très bien intégré et reconnu pour ses qualités musicales exceptionnelles. En 1827, il avait d'ailleurs été reçu au sein de la Société suisse de Musique, ce qui démontre qu'il n'était déjà plus tout à fait considéré comme un véritable étranger.

Les années 1827 à 1829 marquent les débuts d'une longue carrière à la tête de la musique militaire, mais on le verra aussi à la tête de tout ce que Fribourg comptait de fanfares. L'enchevêtrement des fonctions constitue d' ailleurs un vrai casse-tête.

L'année 1929, sera une année marquante dans la vie du musicien. Deux événements importants vont avoir lieu, l'un professionnel, l'autre personnel: le Tir fédéral à Fribourg et le mariage d'Augustin.

Pour le Tir fédéral, en septembre, on sait que la Société fédérale des carabiniers sollicita la participation de la fanfare auprès du Conseil de Guerre de Fribourg. Elle l'obtint à condition de prendre tous les frais à sa charge.

(1)

Fribourg, le 17. Mars 1828.

Nous
L'Avoyer et Conseil de la guerre
de la Ville et République de Fribourg,
avons

en exécution du decret du Grand Conseil du 30 Juin 1827, nommé Monsieur Auguste Eggis demeurant à Fribourg, Kapell Meister, maître de Musique avec rang de Sergent major en lui accordant les honneurs dus à son grade.

Donné dans notre séance du 17 Mars 1828

L'Avoyer en charge Président

La Secrétaire

Acte de nomination d'Augustin Eggis, directeur de la Musique militaire

Cette grande manifestation populaire n'était pas neutre et était l'occasion de faire émerger des idées nouvelles, parfois très contestataires. Elle eut un succès retentissant et l'année suivante, pour le Tir fédéral de Berne, cette fois, c'est la fanfare de Fribourg qui accompagna la bannière fédérale depuis les bords de la Sarine.

Augustin se marie, le 22 novembre avec Madeleine Daguet, née en

avril 1801. Elle a pour oncle par alliance Etienne Pivert de Senancour, ce qui explique les liens que la famille de Senancour conservera avec la famille Eggis, tout au long du XIXe siècle. Au travers des courriers échangés avec Eulalie de Senancour, nous parvenons à mieux connaître le caractère d'Augustin. Voyons plutôt:

Dans une lettre adressée à Alexandre Daguet le 6 décembre 1848, elle dit *"... Quant à monsieur Eggis père c'est un honnête homme qui soutient convenablement sa nombreuse famille par son travail. Ses procédés ont été constamment gracieux, il est artiste par les bons cotés"*.

Nous ne doutions pas du coté travailleur et responsable d'Augustin. Mais la correspondance entre Eulalie et lui prend parfois des aspects de confession un peu plus coquine, d'échanges que l'on a avec des intimes, francs et directs. Nous retiendrons ce passage qui vaut bien un petit sourire, lorsqu'elle qualifie de *petits polissons* les enfants d'Augustin et de Madeleine: *Je dis petits polissons, parce qu'on pourrait confondre avec le grand que vous connaissez bien. Si celui-là vient jamais à Paris, il verra qu'elle réputation lui a valu ses faits et gestes. Voilà un joli échantillon à montrer de la chasteté suisse. Mais, j'aurai soin de dire pour ne pas déshonorer notre cher pays, qu'il n'a pas son semblable dans les 22 cantons, et je ne m'expose pas à mentir. Dites, cousine, combien de pies et de corbeaux vous a-t-il fait manger en guise de perdrix, depuis mon départ?"* Que ceci est dit avec des mots choisis.

Augustin, de son côté, se livre à quelques confidences: *Pour moi, je suis toujours le même, imperméable, quant au corps, mais il n 'en est pas ainsi de l'âme, je suis sujet à m'abandonner à des idées assez drôles qui parfois pourraient me faire tomber en péché mortel, j'ai cru qu'en prenant quelques bains froids tout cela passerait, ce conseil m'avait été donné par un médecin, mais il ne se faisait pas une idée de mon imperméabilité, par conséquent je suis incurable*.

Ceci dit on connaît par cette correspondance d'autres aspects, plus sérieux de la personnalité d'Augustin, et on peut y décerner un esprit curieux, imaginatif et sensible.

Il se montre aussi autoritaire quand il veut que son fils Etienne devienne musicien, comme lui, mais, il se reconnaît piètre pédagogue.

Il échange aussi avec Eulalie des idées politiques. Il laisse apparaître, à mots couverts, sa sympathie pour les radicaux, mais, métier oblige, il le fait de la manière la plus neutre possible. A travers cette

attitude, il veut préserver tout à la fois son statut et ses responsabilités familiales. Il survit professionnellement à tous les changements de régimes qui se produisent tout au long de sa carrière. Une vraie performance.

Cinq enfants naîtront de cette première union, dont Etienne, le poète réprouvé dont nous parlerons plus loin.

Mille-huit-cent trente, année charnière dans l'histoire de Fribourg où des idées nouvelles sont dans l'air.

Portrait d'Augustin Eggis par Jean-Baptiste Bonjour

Marié, Augustin aura à cœur de faire vivre honorablement sa petite famille, ainsi que nous l'avons déjà dit. Alors Augustin travaille énormément.

La Musique militaire lui prend beaucoup de temps. Son statut lui impose, outre le recrutement, de donner des cours d'instruments aux recrues, comme aux anciens et bien sûr d'assurer les répétitions. Et puis, il y a toujours les manifestations auxquelles il est tenu d'assister.

Avec la fanfare il participe en 1834 à l'inauguration du Grand Pont suspendu. Ses multiples activités lui laissent assez de temps pour donner des cours particuliers de piano ou autres instruments.

Il tente même de confectionner un nouvel instrument: une flûte en bois rare.

Il est déjà professeur avant l'arrivée du directeur de la fanfare du Collège Jules Boissier-Duran dont il se fera d'emblée un ami et un allié. Dès 1832, il participe comme soliste aux concerts du Pensionnat, où il joue, la même année son *Concerto pour trompette à piston*. Il devient, professeur de cor dès 1834.

Il donne des concerts à la Grenette, avec son ami Jacques Rauss, et il y joue certaines de ses compositions comme un *Concerto pour cor*.

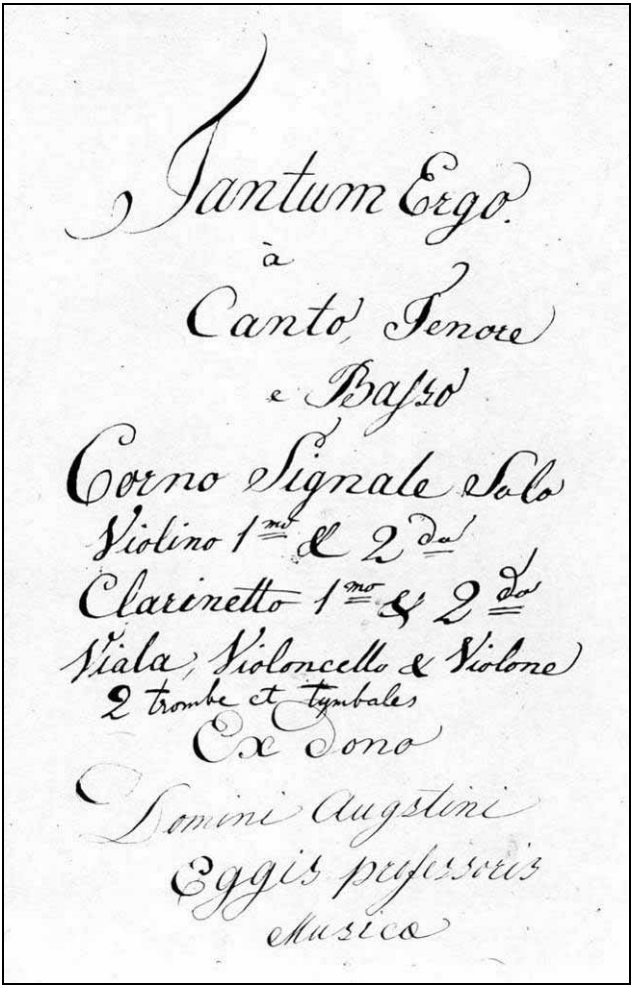
Si j'ose insister sur le terme de concert, c'est parce que cela prouve qu'Augustin ne se limitait pas à une musique seulement militaire et que sa culture musicale allait bien au delà.

En 1832, il fait exécuter à Saint-Nicolas son *Tantum Ergo* pour quatre voix, la seule de ses œuvres dont la partition nous est parvenue.

Enfin, chaque jour, entre onze heures et midi, il se fait professeur de musique pour ses enfants qui en feront leur profit, chacun à sa manière.

Par des programmes de concerts, on sait aussi qu'il adaptait de nombreux morceaux pour les instruments de la fanfare. Ainsi pour un concert de la *Société de Musique*, il adapte des airs de Bellini qu'il signe "Sigge", son anagramme. Il était partisan, nous le verrons plus loin, de toute nouveauté en matière de musique.

Et il lui reste du temps pour proposer la réorganisation de la fanfare.


Tantum Ergo.
à
Canto, Tenore
e Basso
Corno Signale Solo
Violino 1mo & 2do
Clarinetto 1mo & 2do
Viola, Violoncello & Violone
2 trombe et tymbales
Ex dono
Domini Augstini
Eggis professoris
Musica

Page de titre du manuscrit du Tantum ergo

C'est ainsi que sur sa proposition, le Grand Conseil prend un nouveau décret (le 29 mai 1835) pour une nouvelle organisation de la fanfare.

En 1839, son épouse Madeleine Daguet minée par la tuberculose, meurt, le laissant seul avec ses deux garçons encore en vie.

Il ne trouve pas nécessairement la meilleure solution en épousant sa "bonne".

Mais celle-ci vivait déjà sous le toit familial depuis 1834 et connaissait bien la maison, les enfants et son maître.

Toujours est-il que le couple se marie le 22 novembre 1840.

Ce fut ensuite neuf années d'une vie familiale difficile. Il naîtra deux enfants, Cécile et Amédée qui eurent des destins hors du commun.

Durant ces neuf années, la musique occupe plus que jamais Augustin qui est déjà sur deux fronts: La Musique militaire et la Fanfare du Pensionnat où son ami Jules Boissier-Duran l'a appelé comme professeur et comme membre de la Commission d'examen. Boissier-Duran et Augustin partagent ensemble non seulement leur amour de la musique, mais aussi tout ce qui est matériellement nécessaire pour la faire aimer des élèves du Pensionnat et du public.

La *Musica militaris*, (nom que s'est donné la fanfare du Collège) fait partie du paysage fribourgeois. Cela durera jusqu'en 1847, mais n'anticipons pas.

La décennie qui suit fut marquée par le Sonderbund. Je ne veux pas ici refaire une histoire que tout fribourgeois connaît.

En novembre 1847, le nouveau pouvoir radical s'installe. La Musique militaire est écartée des manifestations à la gloire du nouveau pouvoir, mais cela ne sera que pour un temps assez court.

Les convictions profondes d'Augustin étaient plutôt du côté des radicaux-libéraux parmi lesquels il comptait beaucoup d'amis et des parents lointains.

S'il est resté jusqu'au bout fidèle à la Fanfare du Collège cela était plus par amitié pour Boissier-Duran, que par amour des *bons pères* jésuites. Mais Augustin ne s'est jamais engagé politiquement. Ami de tous, il voulait rester au-dessus de la mêlée. Sa compétence musicale lui servait de passeport pour passer les frontières des régimes politiques.

Il reprend très vite pied dans ce nouveau régime. En fait, personne ne lui a jamais demandé de quitter la direction des musiques militaires.

Il est toujours en première ligne lors des concerts de la Société de Musique et, dès mai 1848, il est désigné comme chef des fanfares

de tous les bataillons.

Peu après Alexandre Daguet, directeur de l'instruction publique l'appelle, d'abord comme professeur, puis comme directeur de la fanfare de l'Ecole cantonale (qui remplace le Collège).

Parallèlement on lui demande d'organiser une fanfare à Morat.

Durant la crise du Sonderbund, sans doute pour assurer l'avenir, il donne à la Fanfare militaire un répertoire plus classique, et crée une formation qui aura pour nom l'Harmonie. Etait-ce un petit clin d'œil vis à vis de ses concitoyens qui s'étripaient!

Il est convoqué le 3 février 1849 par H. de Landerset, qui lui demande son avis pour que la fanfare principale puisse trouver à constituer de petites fanfares annexes (5 à 10 membres), qui seraient affectées, l'une à l'artillerie, l'autre aux carabiniers.

En 1850, c'est sûrement avec tristesse qu'il dirige la fanfare de l'Ecole cantonale aux obsèques de son premier bienfaiteur, le Père Girard (1765-1850). Mais c'est aussi un honneur pour lui.

Limnander, un de ses anciens élèves à la carrière prestigieuse lui suggère d'utiliser un tout nouvel instrument, le saxophone, lui qui en joue depuis un an déjà. Augustin connaît bien Monsieur Sax, par lequel il fait passer des courriers et avec lequel il fait affaire. Il lui a déjà acheté des *Saxhorn*.

Il se décide enfin et le 14 mars 1852, le premier en Suisse, il se lance à faire résonner un saxophone lors d'un concert donné pour les victimes du Sonderbund, par l'Harmonie, le versant civil de la Musique militaire. Il dirige *La Norma* de Bellini, qu'il a arrangé pour l'occasion.

Il aimait ce genre de défis.

Faut-il dire qu'il a dû apprendre seul le maniement du saxophone, instrument pourtant bien difficile?

Il y a deux ou trois choses à ajouter sur cette période des années 1840 à 1853 : D'abord qu'il est confirmé dans ces diverses fonctions par le Conseil d'Etat, il est donc complètement passé au travers des remous politiques

De 1842 à 1852, il occupe sa troisième fonction importante après la Musique militaire et la Fanfare du Collège, en dirigeant l'Orchestre de la Société de musique. De directeur de fanfare il devient chef

d'orchestre, la nuance n'est pas mince. Il y fait jouer le 19 mars 1853 un *pot-pourri* signé A.E.

Sa fonction de chef de la fanfare de l'Ecole cantonale sera reconduite en 1853.

Ces années difficiles passées, Augustin reprend, si je peux dire, la routine. Sa seconde épouse est décédée en 1849.

La solitude lui pèse et avec encore deux jeunes enfants à la maison, il va se marier pour la troisième fois. Comme il a déjà épousé sa bonne, il va renouveler l'expérience. Il épousera donc le 29 mai 1853, Marie-Catherine von Arx de 25 ans sa cadette. Elle était née le 4 octobre 1824 à Olten.

Revenons à la vie professionnelle d'Augustin.

A Fribourg la vie politique reste bien agitée. Dans une lettre qu'il adressera à Eulalie, en 1853, il lui parie encore de la *révolte Carrard*. Mais cette fois-ci cela aura des répercussions directes sur sa carrière. En effet il écrit ces lignes: *Par suite des événements du 22 avril qui ont été si fatals à plusieurs individus surtout à notre pauvre ami Elsener, j'ai été appelé à lui succéder dans la place qu'il occupait comme chantre de Saint-Nicolas*.

Elsener qui occupait cette charge, était un proche d'Augustin.

Ainsi, le voilà investi d'une nouvelle tâche. Il remplira cette fonction durant 25 ans (de 1853 à 1878), reconduit tous les trois ans environ. Un lourd travail.

En réalité Augustin dirigeait une importante chorale, doublée d'un orchestre de musique religieuse, avec toute l'administration que cela demandait.

En 1856, il est reconduit comme chef de *la* Musique militaire, avec le grade de sous-lieutenant. Cela en fera un membre de l'état-major, ce qui n'est pas indifférent dans la mesure où il peut dès lors intervenir directement, avec l'autorité nécessaire dans l'organisation des fanfares.

Il doit, bien sûr, suivre les ordres des autorités militaires. Ainsi il reçoit l'ordre, de créer rapidement une fanfare de cinq musiciens pour le 78e bataillon d'élite, puis pour le 99e bataillon de réserve et enfin pour le 118e bataillon.

LE CONSEIL COMMUNAL
DE LA VILLE DE FRIBOURG,

Déclare qu'ayant pris en considération les qualités qui distinguent M

Auguste Izgis

il l'a nommé à l'emploi de sous-chantre à l'église

de St Nicolas.

dans l'entière conviction qu'il remplira avec empressement, zèle et exactitude tous les devoirs qui lui sont imposés, et qu'il se conformera aux instructions qui pourraient lui être fournies dans la suite.

En cette qualité M Izgis

jouira de tous les avantages, indemnités, traitements et prérogatives attachés à l'emploi dont il vient d'être revêtu.

En foi de quoi les présentes lui ont été expédiées sous le sceau de la ville, près les signatures requises.

Donné à Fribourg, le 10 Juin 1853.

LE SYNDIC, PRÉSIDENT,

Grony

LE SECRÉTAIRE DE VILLE,

Ph. Raudt

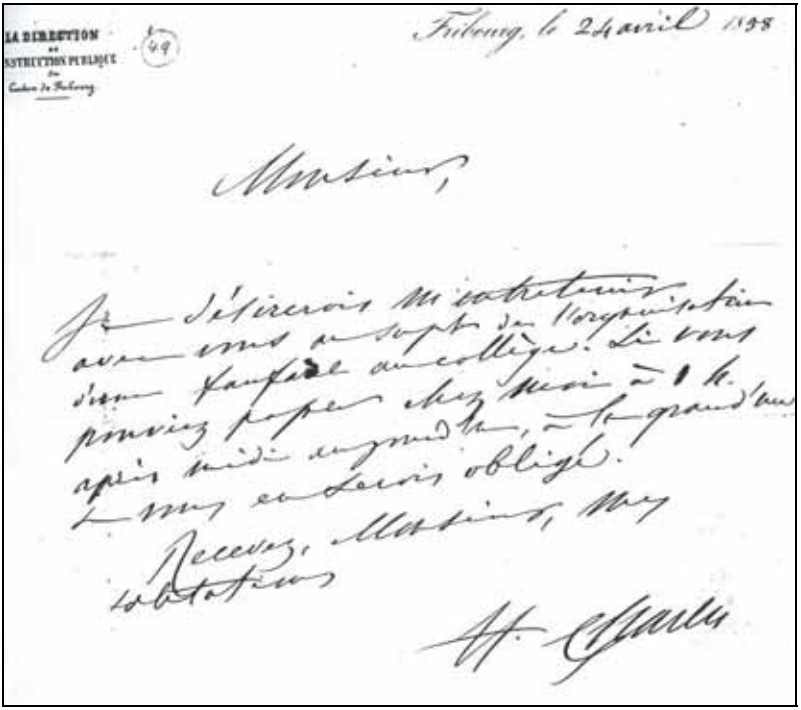
VILLE DE FRIBOURG CONSEIL COMMUNAL

Acte de nomination au poste de sous-chantre à l'église de St-Nicolas

Le voilà relancé dans une énième refonte de la fanfare. Le Conseil d'Etat, pour lui faciliter la tâche, fait prendre à sa charge le logement des musiciens étrangers au canton, de manière à faciliter le recrutement de professionnels compétents.

A Fribourg l'Ecole cantonale ferme ses portes, en juillet 1857 et renaît sous son ancien nom de Collège Saint-Michel.

Hubert Charles, l'homme fort du moment, cherche à rétablir rapidement une fanfare. Il fait appel à Augustin pour élaborer un nouveau projet.


LA DIRECTION
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
du
Canton de Fribourg

Fribourg, le 24 avril 1858

Monsieur,

Je désirerais m'entretenir avec vous au sujet de l'organisation d'une fanfare au collège. Si vous pouviez passer chez moi à 1 h. après midi aujourd'hui, ou demain, vous m'en serais obligé.

Recevez, Monsieur, mes salutations

H. Charles

Billet de la main d'Hubert Charles convoquant Augustin Eggis

Et voilà *l'inamovible Bon Papa Eggis*, comme l'appelle Charles-Henri Bovet, reconduit dans l'ensemble de ses fonctions auxquelles il faudra rajouter des leçons aux élèves du cours gratuits de musique, institués par le Conseil communal.

En 1860, Fribourg rend hommage au Père Girard et inaugure un monument à sa mémoire. Augustin est heureux de participer à la glorification de celui qui fût son premier enseignant, 55 ans auparavant.

En 1862, le chemin de fer arrive à Fribourg, signe avant-coureur d'une nouvelle époque. La gare est inaugurée en grande pompe. Non seulement Augustin dirige la fanfare, mais c'est son fils Etienne Eggis qui fera les couplets du *Chant pour l'inauguration du chemin de fer*, sur une musique de J. Vogt.

Couverture de la partition du Chant pour l'ouverture du chemin de fer

Etienne, dont nous reparlerons, compose pour l'occasion, des vers pleins d'enthousiasme à la gloire du progrès.

En juin 1865, de grandes fêtes sont organisées pour la béatification du Père Canisius (1521-1597), le fondateur du Collège Saint-Michel. La fanfare, bien évidemment est présente pour honorer ce bienheureux que Fribourg, la catholique, porte aux nues.

Il participe aussi à la fête des officiers et plus tard à l'inauguration du Monument national de Genève. Il donnera des aubades pour l'auto-

rité cantonale et sera nommé bibliothécaire de la Société de musique. Cette nomination annonce, d'une manière élégante qu'il vient de gravir une première marche vers la retraite.

L'année suivante il amène la Fanfare à une grande fête des musiques militaires à Mâcon. Il mettra son fils Adolphe dans ses bagages

Augustin et Adolphe Eggis

Il sera encore de la fête fédérale de gymnastique, mais désormais c'est vers la retraite que vont l'amener les diverses autorités dont il dépend. Il faut dire que ses septante-cinq ans commencent à lui peser. Comme beaucoup, il a des rhumatismes, mais surtout, il devient sourd. Cela le force à cesser lentement ses activités.

Une retraite méritée, mais difficilement acceptée se profile. Le premier couperet tombe le 18 décembre 1875, sous forme d'une lettre de la Direction de la Guerre. En confirmant la décision des autorités cantonales, le chancelier d'Etat trouve les mots opportuns dans le courrier qui lui est adressé.

Arrêter un homme habitué à de multiples tâches n'est pas chose facile. Il restera encore quelque temps sous-chantre et dirigera encore durant plusieurs années la Fanfare du collège.

Une toute jeune Société de musique militaire est née. Les responsables administratifs trouvèrent eux-aussi les mots qui convenaient quand en février 1876, ils durent se résoudre à changer de chef.

En 1879, cette formation devient la *Landwehr*, nom qu'elle a gardé jusqu'à ce jour. La *Landwehr* moderne est dans la continuité directe de la musique dirigée par Augustin. On peut presque dire qu'il en est le père. Il sera membre du jury ou simple invité lors de toutes les manifestations qui suivront.

Puis c'est au tour de la Société de musique de lui donner le titre bien commode, si l'on peut dire, de directeur honoraire.

Une démarche, peu élégante, celle-là, supprime son poste de sous-chantre, sous prétexte que ce poste doit être occupé par un ecclésiastique. Quelques courtes années plus tard ledit ecclésiastique sera remplacé par un laïc.

Reste le Collège Saint-Michel. Là les choses vont mieux se passer. Augustin a atteint ses quatre-vingt-cinq ans. Il est sourd et il a affaire au directeur Hubert Schaller qu'il connaît et apprécie. Il reçoit une lettre de remerciements avec à la clé le titre, toujours aussi pratique, de directeur honoraire. Il lui est dit aussi qu'il conserve un "petit salaire" et sera invité aux diverses manifestations. Et le Collège tient parole, ainsi le retrouve-t-on au milieu des professeurs dans une photo souvenir[3].

Il eut une grande joie à être invité, en août 1886, à la réunion des

anciens élèves du Pensionnat. Il y reprit un contact chaleureux avec son ami Jules Boissier-Duran, avec lequel il échangea, par la suite, une correspondance.

Beaucoup seront surpris d'apprendre que ce n'est qu'en avril 1888 qu'il acquiert enfin, administrativement et officiellement, la qualité de bourgeois de la Ville de Fribourg.

En 1888, il donne, pour la dernière fois, un concert avec Vogt.

En revanche, je ne sais s'il a lui-même fondé un Magasin de Musique, ou si c'est son fils Adolphe qui le fit en son nom. Le catalogue qui nous en est parvenu par l'intermédiaire de la Bibliothèque cantonale et universitaire ne manque pas d'intérêt. Parallèlement sera publié un Bulletin musical dont nous n'avons vu que la première page du premier numéro.

Il vécu assez longtemps pour profiter de sa retraite, non sans avoir connu des deuils et des déboires familiaux. Il pleura la plupart de ses enfants et sa dernière épouse. Il lui restait Adolphe et Emma, qui lui donna son premier petit-fils, le seul qu'il ait connu: Augustin Genoud-Eggis. Il partagea ses dernières années en compagnie de son fils Adolphe. Ses enfants célébreront avec faste son quatre-vingt-dixième anniversaire.

Nous arrivons à la fin de l'Histoire de cet homme exemplaire, conscient d'avoir laissé échapper des points importants, des anecdotes et bien des faits de sa vie sociale et privée. Comment raconter en quelques pages quatre-vingt-douze années de la vie si riche d'un homme tel qu'Augustin Eggis.

Il s'éteignit le 11 mars 1891. Fribourg lui fit des obsèques dignes de son personnage: La Landwehr, la Société de musique, la Fanfare du collège furent convoquées et selon La Liberté: *Un concours inusité de la population a tenu à honorer la mémoire de cet homme, qui, dans une carrière exceptionnellement longue, n'a eu que des amis*.

La presse fit son éloge, tant à Fribourg qu'à l'extérieur. Le Confédéré, Le Journal de Genève, le Journal de Fribourg et bien d'autres lui rendirent hommage. On peut facilement relire les pages des Nouvelles Etrennes fribourgeoises qui lui sont consacrées.

Caricature anonyme

Bibliographie Augustin

Eggis Livres et Revues

1851 Revue Suisse T 14 p 348

1892 Nouvelles Etrennes Fribourgeoises - Notice nécrologique

1904 Le corps de Musique de Landwehr, par Ferd. Macherel

1929 Corps de Musique de Landwehr, Fribourg, par G. Corpataux et A. Collomb.

1930 Nouvelles Etrennes fribourgeoises, Le jubilé de la Musique Militaire, par X. Neuhaus.

1940 La fanfare du Collège Saint Michel, par F. Ruegg et J. Piller

1941 Nouvelles Etrennes fribourgeoises: Le centenaire de la fanfare du Collège Saint-Michel, par F. Ruegg

1941 La Vie Musicale à Fribourg de 1750 à 1843, par Joachim Keller

1989 Saint-Michel en Fanfare, par Charles-Henri Bovet

2004 La Dispartition Bande dessinée par Ludo

Journaux et publications diverses

1843 Gazette musicale de Paris, Augustin, corniste
1843 France musicale, Eggis dans la Cavatine du Pirate
1853 l'Emulation, Chronique musicale, par A. Cuony
1856 Journal de Genève, Concert Fédéral à Genève
1860 Journal de Genève, Inauguration du monument du Père Girard à Fribourg
1862 (30-07) Journal de Genève, Inauguration de la gare de Fribourg
1865 (14-01) Journal de Genève, Banquet de la fête des officiers
1865 (21-12) Journal de Genève, Concert avec la participation d'Augustin
1866 (18-08) Journal de Genève, Concert avec la participation d'Augustin
1867 (13-03) Journal de Genève, Concert avec la participation d'Augustin
1871 (19-12) La Liberté, Concert à la Grenette
1873 (16-07) Journal de Genève, Tir Cantonal à Bulle
1887 (21-01) La Liberté, Augustin reçu dans l'Assemblée bourgeoisiale
1890 Catalogue illustré, Instruments de musique en tous genres de la Maison A. Eggis
1890 Bulletin musical publié par la Maison A. Eggis
Livre d'Or du Pensionnat
1891 (12-03) La Liberté, article nécrologique
1891 (14-03) La Liberté, Funéraire d'Augustin
1891 (14-03) Le Journal de Fribourg, article nécrologique
1891 (15-03) Le Confédéré, article nécrologique
1891 (15-03) Journal de Genève, article nécrologique
1955 (05-05) La Liberté, en remontant dans le passé de la Landwehr
1960 (29-05) La Liberté, Un chef de Musique du passé
1978 Le Saxophone en Suisse, par Charles-Henri Bovet
1978 Encyclopédie du Canton de Fribourg, sous la direction de R. Ruffieux p.383 à 389
1997 Fan Fa r'en Do Musique du Collège
2001 "1700", La fanfare du Collège Saint-Michel, par Eric Conus
2004 Bande dessinée: La Dispartition par Ludo

Partition connue:
- Tantum Ergo

Arrangements:
- Le Ranz des Vaches (arrangement pour fanfare)
- Concerto pour trompette à piston
- Concerto pour cor
- "Airs de Bellini" signé "Sigge"
- "La Norma" de Bellini
- "Pot-pourri" signé A.E

Voir aussi :
- Correspondance d'Eulalie de Senancour avec Augustin et Etienne Eggis - Josué Labastrou", transcrite et annotée par J.J. d'Eggis (à la BCUF)
- La bibliographie de Philippe Eckes-Eggis pour les documents trouvés aux AEF et aux AVF.

---

1 ANDREY GEORGES in *Les émigrés dans le Canton de Fribourg*: "il y avait dans le Canton de Fribourg 3716 émigrés, dont 2447 membres du clergé".

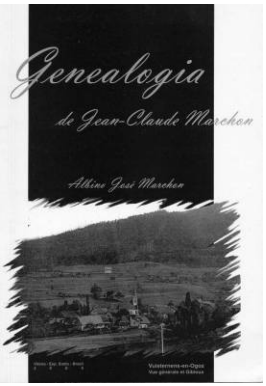
2 DORAND JEAN-PIERRE in *La Ville de Fribourg de 1798 à 1814*, p 475: citation du Père Girard concernant da difficulté à amener les enfants vers l'école.

[3] BOVET CHARLES-HENRI, *Saint-Michel en fanfare*.

bibliothèque

Nous avons reçu:

GENEALOGIA de Jean-Claude Marchon
par Albino-José Marchon,
119 p., Vitoria ES (Brasil), 2006



Descendance de Jean-Claude MARCHON, fils de François et de Marie Charrière, né le 23 janvier 1794 à Bouleyres, dans le village de Vuisternens-en Ogoz. Jeune marié depuis quelques mois, il s'embarque avec son épouse Marie Prostasie CHAVANNAZ, pour émigrer à Nova Friburgo en juillet 1819.
De très nombreux descendants vivent actuellement au Brésil.

La bibliothèque de l'Institut a été récemment cataloguée. Elle est composée d'un certain nombre de monographies diverses consacrées à l'héraldique et à la généalogie, de plusieurs collections de bulletins échangés avec des sociétés sœurs, ainsi que de nombreux dossiers rassemblant les travaux de ses adhérents.

Toute cette documentation a été déposée aux Archives de l'Etat où elle est accessible aux membres selon les conditions usuelles de cette institution.

Nous reviendrons dans un prochain bulletin sur la description du contenu de ce fonds.

la vie de l'Institut

ASSEMBLEE GENERALE ORDINAIRE

du 14 octobre 2009

tenue à Fribourg, à la Maison bourgeoisiale

Sous la présidence de M. Pierre Zwick, le soussigné prenant le procès-verbal.

Selon l'ordre du jour adressé aux membres le 24 septembre 2009.

La liste des présences à l'assemblée est mise en circulation. Effectif 27 membres. Huit personnes sont excusées.

Ordre du jour.

Le président salue l'assemblée.

1. Le procès-verbal de l'assemblée du 28 septembre 2008, publié dans le dernier bulletin, est approuvé.

2. Le président ouvre son rapport d'activité avec une digression généalogique dans les Ecritures saintes; il poursuit en évoquant les visites organisées, les réponses données à des consultations, la publication du Bulletin numéro 41 de décembre 2008, l'installation du site internet de l'Institut sur la toile. La bibliothèque de l'Institut a été retrouvée à Neuchâtel, mêlée à celle de la Société suisse d'héraldique qui y a émigré après le refus de la BCU de Fribourg de la conserver gratuitement. Une assemblée générale sera convoquée pour le printemps afin de repourvoir le siège vacant au comité.

3. Durant l'année écoulée, il y a eu six décès et deux démissions. L'effectif de la société est ainsi de 140 membres.

   Sans objection, neuf nouveaux membres sont accueillis.

4. Le président informe l'assemblée que les comptes ont été tenus par M. Bruno de Boccard en remplacement de M. Oppizzi démissionnaire.

Il présente les comptes annuels qui se clôturent au 31 décembre 2008 avec un excédent de recettes de 109 fr.10, et le rapport du vérificateur des comptes du 28 septembre 2009 qui en propose l'approbation

Les comptes sont approuvés et décharge est donnée aux organes du comité et à M. de Boccard.

5. Monsieur Michel Sulger est nommé vérificateur des comptes

La séance est levée à 19h15. Elle est suivie de la conférence de M. d'Eggis intitulée : L*'apport culturel de la famille d'Eggis à la Ville de Fribourg au cours du XIX*^{e} *et au début du XX*^{e} *siècle*.

Le président	Le secrétaire ad hoc
sig. Pierre Zwick	sig. Jean-Claude Morisod

Impression : Ateliers de la Gérine et des Préalpes, 1752 Villars-sur-Glâne